

Képi, tonfa et hibou grand-duc

Comment sont formés nos policiers?



Ni algèbre, ni géométrie ne sont au programme à l'école de police luxembourgeoise. La discipline, par contre, y figure comme branche fondamentale. Elle est enseignée sous toutes ses coutures, au *Härebiërg* à Diekirch, tout comme à Luxembourg, rue Emile Mayrisch.

«Hier j'ai vu quelqu'un se promener, les mains dans les poches! Je ne veux plus voir cela. Si vous avez froid, serrez les dents. Ou encore, faites des pompes avec les mains, 20 de chaque côté, 40 au total!» Le mot d'ordre est donné: l'attitude des élèves policiers doit être irréprochable. Partout et en tout. Surtout au pavillon de la police grand-ducale au *Härebiërg* à Diekirch, où les 63 nouvelles recrues de l'école de police suivent depuis le 24 septembre 2013 l'instruction tactique de base (ITB).



Guy Hoffmann

Lors de l'appel matinal devant le pavillon de la police grand-ducale au Härebiërg, l'élève du jour doit aviser son commandant des présences ou d'éventuelles absences au sein de son peloton.

Lors de l'instruction tactique de base (ITB), les jeunes recrues apprennent, entre autres, les premières notions de la théorie du tir. ▶

L'Instruction Tactique de Base au Håreberg

Les voilà militairement ordonnés en deux pelotons de trois rangées chacun, le dos tourné à la chapelle qui fait face au centre de formation, le buste droit et le regard grave. Ils ont été rassemblés pour l'appel matinal de 7.45 heures, par les deux élèves du jour. Ces derniers portent une corde blanche sous l'épaulette droite – symbole qu'ils sont les supérieurs hiérarchiques de leurs pairs, pour la durée d'une journée. Obéir et savoir se faire obéir, sont des compétences que les futurs policiers acquièrent dès leur formation de base.

Pour l'instant, c'est l'un des cadres supérieurs qui adresse la parole aux membres des deux pelotons. Son instruction sur la tenue correcte des mains est acquittée d'un «Oui, Monsieur le Commissaire!», dit en chœur.

Lors de l'appel matinal, les recrues ont par ailleurs l'occasion d'adresser leurs doléances à leur supérieur, ou de lui poser des questions. Leurs porte-paroles sont les élèves du jour. Les échanges sont brefs, le ton militaire.

«De quoi avons-nous besoin pour le cours de transmissions?»

«Votre dossier et de quoi écrire».

Ensuite, le chef donne l'ordre de départ aux élèves du jour, qui le transmettent au peloton dont ils sont responsables.



Lors des épreuves sportives de recrutement, les candidats doivent faire preuve d'endurance, au test de Cooper: courir un minimum de 2250 m (hommes) ou de 2000 m (femmes) en douze minutes.

«Un et deux et un et deux», comptent les recrues en chœur, pour scander leurs mouvements, avant de rejoindre le pavillon en files indiennes, au pas de course.

Un peu plus tard, nous retrouvons les membres du premier peloton, installés dans une salle de classe au rez-de-chaussée du centre de formation. M. Dan Majerus y est en train de traiter la notion de «réseau dirigé». Il fait lire à l'un des élèves un règlement dans un gros dossier – chacun en a un, ouvert devant lui sur son banc. Le texte

est en français et après quelques phrases, l'enseignant arrête le lecteur en disant: «Stop». Il donne des explications en luxembourgeois et illustre le passage lu de situations concrètes. Ensuite il fait signe à l'élève de continuer sa lecture.

M. Majerus est l'un des onze formateurs au pavillon de la police grand-ducale au Håreberg. Tout comme ses collègues, il est policier. Aucune autre qualification spécifique, notamment pédagogique, n'est requise pour devenir enseignant à l'école de police. Seule condition d'accès à ces postes temporaires, est l'intégrité des personnes, qui y posent leur candidature.

«Il faut qu'ils soient à même de donner le bon exemple», précise M. Marc Welter, qui est actuellement le commandant de l'ITB.

Tandis que M. Majerus poursuit son cours en faisant alterner lecture et explications, nous nous rendons dans la salle de classe voisine. Les jeunes recrues du deuxième peloton y apprennent les consignes de sécurité à respecter avec les armes à feu. Pour l'instant, ils ne touchent pas encore aux ceintures en cuir placées sur leur table, mais écoutent les mises en garde de M. Mike Greiveldinger, formateur au Centre National de Tir. Ce dernier leur présente des articles de presse, documentant des



Chaque vendredi, les élèves policiers s'alignent en face de leurs armoires pour attendre le verdict de l'inspection hebdomadaire: en cas de désordre ou d'ordures qui traînent, l'autorisation du départ est retardée.

L'un des douze modules enseignés à l'école de police est le tir aux armes à feu. À cette fin, les élèves se rendent régulièrement au stand de tir au Reckenthal.

accidents dus à une manipulation imprudente d'une arme de service. Les élèves sont attentifs, le sujet a l'air de les interpellier. La matière est par ailleurs d'une grande importance pour la suite de leur parcours. En effet, l'un des douze modules enseignés après l'ITB est le tir aux armes à feu.

Les salles de classe sont à l'image du pavillon qui les abrite: grandes, claires et fonctionnelles. L'édifice même, datant de 2007, n'a rien du triste gris des casernes avoisinantes: le bois, le verre et l'acier lui apportent une touche de modernité, inhabituelle au Häreberg. Les mêmes matériaux prédominent dans les dortoirs, situés à l'étage. Appelés «Stuff», ils sont tous équipés de trois paires de lits superposés en bois et de six armoires en acier. L'anti-chambre est pareillement meublée à la spartiate: une table, un banc et quelques chaises – juste de quoi offrir une place assise à chacun des six occupants de la pièce. Ce sont eux, qui font le ménage – inspection du vendredi oblige.

L'ordre et la propreté sont aussi de mise pour la tenue vestimentaire: des bottes non cirées sont mal vues – tout comme les mains dans les poches. À l'ITB, les élèves policiers ont intérêt à ne pas transgresser les règles de bonne conduite, s'ils tiennent à être bien jugés au *code moral*. Il s'agit là d'un document qui ressemble à un livret personnel de compétences, composé des rubriques *caractéristiques personnelles* et



Guy Hoffmann

... ou franchir un obstacle sont des compétences que les jeunes recrues apprennent sur le parcours d'obstacles au Häreberg.

Sortir d'un fossé...



capacités professionnelles. On y trouve notamment des qualités comme l'éducation, la politesse et l'entregent. Si les élèves policiers excellent dans ces trois disciplines, aucun citoyen n'aura à se plaindre plus tard du comportement inadapté d'un homme ou d'une femme en uniforme. Du moins en théorie. En pratique, ce sont les exceptions qui confirment la règle. «L'école de police n'est pas un filtre absolu», est l'explication que M. Marc Welter fournit pour les écarts, dont quatre policiers se seraient rendus coupables, selon les auteurs de deux lettres à la rédaction parues récemment dans un quotidien luxembourgeois. Sans être absolu, le filtre semble pourtant agir, du moins à l'ITB, où le code moral compte pour 60 sur un total de 500 points.

La même importance revient à l'entraînement sportif – avec des exigences beaucoup plus grandes qu'aux épreuves sportives de recrutement. Que vaut en effet un test de Cooper à l'Institut National des Sports, contre un parcours d'obstacles au Häreberg? Une course d'endurance de douze minutes est un jeu d'enfant, contre les épreuves qui guettent les jeunes recrues à l'ITB! «Le plus dur est la fatigue. Nous sommes constamment en mouvement!» constate un élève. Lorsque nous sortons du

pavillon, pour assister à un entraînement sur le parcours d'obstacles, nous comprenons de quoi il parle.

Les trente recrues du premier peloton y sont rassemblées pour apprendre à franchir différents obstacles. Il y a, entre autres, un sentier surélevé, un mur de deux mètres de hauteur et un fossé tout aussi profond. À chaque station, un formateur explique comment il faut s'y prendre, démonstration à l'appui. Les élèves répètent à tour de rôle l'exercice proposé, aidés au besoin par les entraîneurs. Pendant les temps d'attente, le groupe est sans cesse en mouvement. Il y en a qui courent sur place, d'autres font des étirements.

«Nous n'aimons pas les voir inactifs!», explique le commandant adjoint temporaire de l'ITB, Thierry Jacobs. Ensuite il ajoute: «Je vais vous montrer, comment je les fais grimper aux arbres!» Il se met à compter lentement, à voix haute: «Un, ...». Il n'arrive pas plus loin que déjà, les jeunes se mettent à courir. «Trois, quatre, ...» Les voilà à la recherche d'un arbre non encore pris d'assaut par un collègue. «Six, sept, ...» Ascension! «Dix!» Mission accomplie, chacune des recrues non occupées à franchir un obstacle, a réussi à s'agripper à un tronc d'arbre!



◀ Les élèves policiers apprennent les gestes de premier secours.



Guy Hoffmann

Au cours d'autodéfense de M. Norbert Bäcker, les élèves apprennent comment réagir, s'ils sont menacés ou attaqués par un adversaire – qu'il soit armé ou non.

La maison mère au 7, rue Emile Mayrisch à Luxembourg

Selon M. Christian Gatti, directeur de l'école de police, le but de l'ITB au Härebiërg est d'amener les élèves, recrutés dans la population civile, à un niveau renforcé de discipline et de sport, pour les introduire dans le monde de la police. Mais c'est aussi la dernière étape qu'ils doivent franchir, avant d'être admis définitivement à l'école de police.

«Le credo olympique: le plus important n'est pas de gagner, mais de participer, ne s'applique pas à l'ITB», précise M. Gatti. Les chiffres avancés par son adjoint Marc Welter le confirment: des 65 candidats ayant entamé l'ITB en septembre 2012, seuls 52 ont terminé la formation avec succès, trois mois plus tard. Les raisons pour ces pertes en cours de route sont multiples – échec, blessure ou abandon – souvent c'est l'incapacité d'accepter la discipline policière, qui est en cause.

«La discipline est importante surtout – mais tout particulièrement dans notre métier», dit M. Gatti. Il est installé en face de nous, dans son bureau à l'école de police. L'atmosphère de

l'endroit est calme et respectable, la voix de notre interlocuteur pondérée. «Notre travail se fait en équipe: la discipline de notre collègue, tout comme la nôtre, garantissent notre sécurité à tous les deux. Dans nos contacts avec les citoyens, nous devons nous montrer pareillement disciplinés, en traitant chaque cas avec le même sérieux, tout en évitant que la routine ne prenne le dessus. Il faut que le citoyen garde confiance en nous. Voilà pourquoi nous devons avoir nous-mêmes la discipline de respecter les lois et l'État que nous représentons.»

Autant pour les dessous de la discipline policière. Nous abordons ensuite le sujet de l'obéissance. Sa présence est permanente dans le métier du policier. En effet, il y a toujours un chef qui distribue des tâches à ses subordonnés. Or, selon la nature des interventions à assurer, l'obéissance prend plus d'importance – selon M. Gatti, c'est notamment le cas si des agents de police sont chargés du maintien d'ordre, lors d'une démonstration.

Mais comment les élèves policiers apprennent-ils l'autonomie de décision, tout en étant entraînés à une obéissance inconditionnelle?

«C'est là le défi à relever par notre école: former des policiers capables d'obéir et de prendre en toute circonstance une décision adaptée à la situation respective, en accord avec les facteurs qui la nécessitent et en connaissance des conséquences qu'elle implique. La voie qui mène au but visé, passe par une discipline policière.»

La dernière phrase de la réponse de M. Gatti nous paraît pour le moins énigmatique. Elle se clarifie, du moins partiellement, quand le directeur se met à énumérer les douze modules de la formation du policier: l'allemand, le français et l'anglais, le tir aux armes à feu, la théorie et la technique judiciaires, la circulation routière, la tactique policière, le contact de la police avec la société, les lois spéciales, la maîtrise de la violence et les sports. L'élève policier y acquiert toutes les connaissances nécessaires à sa pratique policière. Sur le terrain, il apprendra à les interconnecter convenablement.

À part les exigences renforcées pour ce qui est de la discipline et de l'obéissance, l'école de police au 7, rue Emile Mayrisch à Luxembourg, n'est pas un établissement d'enseignement public comme les autres. Tout d'abord, elle ne dépend pas du Ministère de l'Éducation Nationale mais de celui de l'Intérieur. Ensuite, ses élèves ont le statut de volontaires, à l'instar de ceux de l'armée luxembourgeoise. Voilà pourquoi ils reçoivent une indemnité brute de

Entre les adversaires imaginaires prédomine la collégialité



M. Claude Kasel explique à ses élèves brigadiers comment récolter les indices sur le lieu d'un crime. ▶

1800 euros par mois et ils ont droit à un congé légal de quarante jours. Ils ont l'obligation d'être présents à l'école, du lundi au vendredi, de 7.45 heures à 17 heures, et à l'internat à partir de 22.45 heures, pour y passer la nuit. Mais même en-dehors de ces horaires, il y a toujours six à huit élèves qui assurent à tour de rôle la permanence à l'école. En cas de besoin, la police grand-ducale les appelle en renfort, notamment pour les battues à la recherche de personnes disparues.

L'école de police assure la préparation à deux carrières différentes. Celle de l'inspecteur est ouverte, via les épreuves de recrutement, à toute personne ayant terminé avec succès le cycle moyen de l'enseignement secondaire. La formation dure deux ans et commence par les trois mois d'instruction tactique de base au centre militaire de Diekirch. Les élèves brigadiers, par contre, sont des volontaires de l'armée luxembourgeoise. Ils ont suivi trois années de formation au *Härebiërg*, avant de se présenter aux mêmes tests de recrutement que les candidats civils. En cas d'admission, ils n'ont qu'une seule année d'apprentissage supplémentaire, avant de passer leurs examens finaux. Actuellement, il y a une classe de brigadiers, contre quatre pour les inspecteurs – deux par niveau d'études.

C'est notamment chez les brigadiers que nous avons l'occasion d'assister à un cours d'autodéfense, que M. Norbert



... et une perquisition sont des compétences que l'élève policier acquiert dans le cours de technique judiciaire de M. Claude Kasel.

Guy Hoffmann

Faire une fouille corporelle...



Bäcker assure dans le cadre du module «sports».

Nous avons rendez-vous au *Dojo*, qui est le lieu où l'on étudie la voie, selon la tradition des arts martiaux asiatiques. La salle d'entraînement se trouve au rez-de-chaussée. Elle est décorée d'une calligraphie, de sabres et d'un éventail. Sur deux murs qui se font face, il y a de grands miroirs, le sol est recouvert d'un revêtement en caoutchouc vert. Un sac de frappe, qui pend du plafond, et un buste d'homme complètent l'équipement.

Les quatorze élèves brigadiers sont tous des hommes – ce qui rappelle la situation d'avant 1979, où le métier de policier était exclusivement masculin. Les jeunes gens sont pieds nus et ils portent des pantalons et des T-shirts noirs. Leur entraîneur, M. Bäcker, est en kimono. Il propose à ses disciples des techniques de défense à grande, à moyenne et à courte distance, puis traite le cas des agressions avec une arme blanche ou à feu. À chaque nouvel exercice, il attribue à l'un de ses élèves le rôle de l'agresseur. Il montre alors comment détourner l'attaque, puis maîtrise l'adversaire et l'immobilise, en vue de le menotter. Les gestes du policier sont si assurés que même la pire des menaces à son encontre,

nous paraît anodine. Mais lorsque les élèves répètent la manœuvre, endossant à tour de rôle l'identité de l'agresseur et celle du policier, il s'avère que l'autodéfense n'est pas un jeu d'enfant!

Voici comment M. Bäcker résume la situation: «Vous avez le temps que met le poing de l'adversaire avant d'atteindre votre visage, pour réfléchir aux gestes de défense réalisables – et légaux!»

Quoique orientée vers la pratique professionnelle des futurs policiers, l'autodéfense est tout d'abord une discipline sportive, qui contribue à l'éducation corporelle des élèves, au même degré que les autres sports pratiqués à l'école de police.

«Je souhaite que cela leur fasse plaisir!» dit M. Bäcker, puis ajoute: «Bien entendu, l'autodiscipline que j'enseigne sur le tapis, s'applique aussi dans la vie.»

Ses élèves ont l'air d'apprécier sa façon de faire cours. Malgré la violence, qui est l'objet de l'instruction, l'atmosphère dans la salle est calme, voire collégiale. Tantôt c'est le *malfaiteur* qui guide le *policier* dans ses gestes, tantôt c'est le *représentant de la loi* qui tape son *agresseur* sur l'épaule, pour s'excuser de l'avoir malmené.

Quelques semaines plus tard, nous retrouvons *nos* brigadiers dans le bâtiment



Guy Hoffmann

Au Centre National de tactique policière (CNTP), les policiers s'exercent régulièrement à gérer correctement des situations de violence collective, sous l'œil vigilant d'un formateur arbitre.

scolaire voisin de celui du Dojo. Cette fois-ci, ils portent l'uniforme du volontaire de police: chemise bleu clair sur pantalon foncé. Assis dans leur salle de classe, ils attendent M. Claude Kasel pour un cours de technique judiciaire. À l'arrivée de l'enseignant, ils se mettent debout, le buste rigide, les bras le long du corps.

Le rituel du garde à vous leur est courant, depuis leur formation au *Härebierg*. «C'est une forme de respect», nous expliquera un peu plus tard l'élève de la semaine, qui a la mission de rassembler son peloton pour les appels et les séances d'instruction. Il est chargé d'aviser son supérieur de la présence des volontaires, dont il est responsable, ou, le cas échéant, de justifier l'absence de l'un d'entre eux. Il se porte par ailleurs garant de la bonne tenue des salles d'instruction.

Aujourd'hui M. Kasel propose à ses élèves un exercice pratique: une perquisition, à effectuer au domicile du suspect du braquage d'un magasin de presse. Le rôle du malfaiteur présumé est joué par le policier Gilbert Feller, son appartement est celui qui est aménagé au grenier du bâtiment scolaire. Trois élèves acceptent de jouer les policiers, les autres vont observer la scène. Dès que M. Kasel a expliqué la situation et donné quelques consignes quant à l'exé-

cution de la perquisition, il laisse agir les volontaires.

Les voilà devant la porte du suspect. Ils frappent, attendent d'avoir une réponse, puis s'identifient et demandent d'avoir accès à l'appartement. M. Feller ne leur ouvre pas tout de suite, il est réticent à la visite des représentants de la loi. Ce n'est qu'au bout d'une argumentation patiente de la part des policiers, qu'il cède. Maintenant l'un d'entre eux interroge le suspect, tandis que les autres passent le logement au peigne fin pour chercher le butin et éventuellement des stupéfiants. Finalement, M. Feller est soumis à une fouille corporelle.

L'exercice est terminé et c'est le moment de passer au débriefing: qu'est-ce qui a été bien fait? Qu'y a-t-il à améliorer?

Le Centre National de Tactique Policière

La mise en scène que M. Kasel a proposée aux élèves brigadiers est une version simplifiée de celles, grandeur nature, qui sont réalisées au Centre National de Tactique Policière (CNTP), non loin de l'école de police.

Les deux instituts font corps, quoique le CNTP assume surtout le rôle de centre de

formation continue, pour les policiers assermentés. En effet, à l'heure actuelle, les élèves policiers n'y participent que sporadiquement à des séminaires à thème. Selon M. Gatti, l'objectif à long terme est cependant de leur proposer des séances d'apprentissage régulières et continues au CNTP.

Nous avons l'occasion d'assister à une formation continue de neuf policiers, dont une femme. Le sujet commun des quatre exercices, qui vont leur être proposés, est: *rébellion dans un café*. Les policiers vont travailler en binôme pour affronter des situations virtuelles, qui mettent en danger leur vie et celle des usagers du café, s'ils n'y réagissent pas de façon adéquate. Les armes entrant en jeu sont inoffensives, quoique plus réalistes que celles, en caoutchouc, utilisées dans le cours d'autodéfense de M. Bäcker. Quelques règles fixées d'avance vont éviter que l'exercice ne dégénère. D'abord, l'arbitre peut interrompre l'action à tout moment. Ensuite, le malfaiteur va abandonner la partie, dès que les policiers appliquent les gestes corrects pour le maîtriser. Finalement, tout participant a le droit d'arrêter le jeu, s'il se sent mal à l'aise ou menacé – il suffit qu'il prononce le *mot magique* convenu d'avance. Les formateurs, dont l'un est l'arbitre et l'autre le malfaiteur, sont des anciens membres de l'unité spéciale de la police. Les autres acteurs sont les policiers.

L'une des mises en scène est celle d'une dispute véhémente entre le tenancier du café et un client fidèle, qui ne paie plus ses consommations, depuis qu'il est au chômage. Les deux policiers chargés de l'affaire surviennent, quand le conflit est sur le point d'escalader en bagarre. Il s'agit maintenant pour eux de calmer les adversaires, tout en veillant à la sécurité des personnes non impliquées. Quand le client furieux finit par briser contre un mur, la bouteille en verre (fictif) qu'il tient à la main, les policiers ont à affronter un nouveau danger: celui de l'arme que l'homme vient de se procurer. C'est alors qu'ils doivent agir vite, et surtout, correctement. Dans la brève mêlée qui suit, le malfaiteur est désarmé, puis immobilisé contre le mur et enfin menotté. Fin de la séquence. Débriefing.

Nous venons d'avoir un gros plan sur ce qu'il y a de pire dans le métier du policier: la maîtrise de la violence. Dans ce genre de situation, les gardiens de la paix ont l'obligation d'agir avec sagesse, et sans recours à la maltraitance. D'où la nécessité de la discipline, enseignée sous toutes ses coutures, à l'école de police.

Il nous reste à éclaircir le rôle du hibou grand-duc, qui monte la garde devant l'établissement, muni de son képi et de son bâton de défense, appelé tonfa. Porteur des insignes de la police, il en est la mascotte et il symbolise à la fois la sagesse et la monarchie.

Christiane Grün